title : Journal de l’Empire (1806-06-21), Théâtre français, *L’École des Femmes*, *Crispin Médecin*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1806/theatrefrancais/ecoledesfemmes\_crispinmedecin

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Samedi 21 juin 1806.

created : 1806

language : fre

# Théâtre Français. *L’École des Femmes*, *Crispin Médecin*.

*L’École des Femmes* fait époque dans l’histoire de la comédie. Cette pièce, aujourd’hui si délaissée et presque ignorée des habitués actuels du par terre, mit autrefois la cour et la ville en rumeur, et fit un bruit étonnant dans la littérature comme dans le public. Notre théâtre n’avait encore aucune comédie en cinq actes dont il pût s’honorer, si l’on excepte *Le Menteur* de Corneille : le piquant du sujet, le comique des caractères et des situations donnèrent à *L’École des Femmes* une vogue prodigieuse : ses ennemis et ses détracteurs la servirent mieux encore que ses amis et ses panégyristes ; plus la pièce excitait de scandale, plus on s’empressait d’y aller, pour se bien pénétrer de tous ses défauts, et pouvoir en parler avec connaissance de cause. Les précieuses s’étaient liguées pour venger l’affront que leur avait fait Molière, trois ans auparavant, dans la petite pièce des *Précieuses ridicules* ; elles étaient d’ailleurs directement attaquées dans *L’École des Femmes*, dont l’héroïne est une Agnès, et une Agnès est l’opposé d’une précieuse.

Nous n’avons plus ni Agnès ni précieuses à Paris ; l’original d’Arnolphe n’existe plus : on s’efforce de donner aux filles, dans leur éducation, le plus d’esprit qu’il est possible, et personne n’en appréhende les suites ; on ne conçoit pas même le travers d’un homme qui veut épouser une sotte pour n’être point sot lui-même, et qui croit que la vertu des femmes n’est que dans l’ignorance. Tout cela est si fort éloigné de nos idées et de nos mœurs actuelles, qu’il n’y a plus guère que les gens de lettres qui sentent les beautés de cette pièce de Molière. Mais lorsqu’elle parut pour la première fois, il y a cent quarante-quatre ans, elle était de nature à faire une impression très vive, parce qu’elle tendait à favoriser le relâchement des mœurs, ou plutôt les progrès de la civilisation.

Rien n’est plus contraire aux progrès de la civilisation que l’autorité des maris et la simplicité des femmes. Que deviendrait la société si les femmes, soumises au père de famille, uniquement occupées de leur ménage, ne faisaient pas briller au dehors leur luxe, leur esprit et leurs grâces ; si elles ne cultivaient pas l’art de plaire qui, pour leur sexe, est une seconde nature ? Molière a toujours combattu ces anciennes maximes de pudeur, dont l’inconvénient est d’enfouir les trésors de la beauté, et de condamner chaque femme à un seul homme. Toute la littérature française s’est constamment opposée à cette espèce d’avarice qui tend à enterrer les femmes ; et nos beaux-esprits n’ont cessé d’enseigner qu’un particulier qui garde sa femme était aussi nuisible au plaisir commun, qu’un riche qui garde son argent est funeste à la circulation et au commerce.

Molière, indépendamment de son génie, a donc eu l’avantage de flatter le goût du siècle, qui voulait secouer le joug de l’ancienne sévérité, et opérer un plus grand rapprochement entre les sexes. De son temps, la galanterie, la politesse et les plaisirs étaient concentrés à la cour et dans les premières maisons de la ville. La bourgeoisie et le peuple étaient encore dans l’état d’une demi-barbarie : c’est Molière qui a poli l’ordre mitoyen et les dernières classes ; c’est lui qui a ébranlé ces vieux préjugés de l’éducation, soutiens des vieilles mœurs ; c’est lui qui a brisé les entraves qui retenaient chacun dans la dépendance de son état et de ses devoirs ; et cette impulsion qu’il a donnée aux penchants de son siècle, a beaucoup contribué à son succès.

C’est en même temps ce qui lui a fait perdre son crédit parmi nous ; car nous nous trouvons si en avant de Molière, que le même homme qui passait de son temps pour un novateur hardi, pour un philosophe luttant contre la barbarie, n’est presque plus pour nous qu’un antique radoteur, un bonhomme simple et rond, qui a du bon sens, si l’on veut, mais point d’esprit et de finesse. Tout ce qu’il nous dit aujourd’hui sur l’éducation des filles, sur les accidents du mariage, sur les alarmes des époux, sur les infidélités des femmes, tout cela nous paraît ressembler à des contes de nourrice. S’il revenait aujourd’hui, peut-être entreprendrait-il de nous ramener aux anciennes mœurs, avec autant d’ardeur qu’il en montra autrefois pour en introduire de nouvelles.